

Avant-propos

Jean-Claude Margot

Volume 32, numéro 1, mars 1987

La traduction biblique
Bible Translation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001926ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001926ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Margot, J.-C. (1987). Avant-propos. *Meta*, 32(1), 5-6.
<https://doi.org/10.7202/001926ar>

Avant-propos

Dans ce numéro spécial de la revue *Meta*, consacré à la traduction biblique, c'est un objectif limité qui a été visé. En effet, le domaine en cause est trop vaste pour être entièrement couvert par une douzaine d'articles (que l'on pense, par exemple, aux problèmes posés par l'établissement du texte de base à l'aide des anciens manuscrits, ou à la diversité des genres littéraires représentés dans la Bible, ou encore à la multiplicité des langues et des cultures concernées dans les diverses parties du monde...). Par conséquent, plutôt que de chercher à être exhaustif, nous nous sommes proposé plus modestement de donner un aperçu de certains aspects de la recherche dans laquelle les spécialistes de la traduction biblique sont actuellement engagés.

Depuis une quarantaine d'années, l'apport de la linguistique a permis à la théorie de la traduction de faire un sérieux pas en avant. C'est ainsi qu'il est possible, maintenant, de sortir du dilemme (ou du cercle vicieux) traditionnel en vertu duquel fidélité était synonyme d'inélégance et élégance synonyme d'infidélité. Toutefois, nul ne saurait prétendre avoir atteint des solutions définitives. Sans cesse, de nouvelles questions se posent au chercheur. Il convient de le préciser clairement, face aux milieux mal informés qui s'imaginent que les théoriciens de la traduction biblique se cantonnent dans des positions adoptées une fois pour toutes il y a deux ou trois décennies ! En réalité, la recherche n'a rien de statique ou de figé ; elle connaît présentement un dynamisme évident et c'est ce que nous souhaitons illustrer par les quelques exemples développés dans les articles qui suivent.

Pour bien traduire, il s'agit tout d'abord de bien interpréter le texte source. À cet égard, la méthode dite historico-critique est un instrument de travail dont l'exégèse, à notre avis, ne saurait se passer. Cependant, d'autres méthodes (complémentaires et non exclusives) d'interprétation sont expérimentées aujourd'hui. On le verra en particulier dans l'article de **Paul Fueter**, qui tend à éclairer la compréhension du début de la Genèse à l'aide de la théorie des structures de l'imaginaire de G. Durant.

Les problèmes d'interprétation sont envisagés sous un autre angle par les professeurs **Jan de Waard** et **Sánchez Bosch**. Le premier, en procédant à l'analyse structurale d'un passage d'Ésaïe, soulève la question de la relecture ou de la réinterprétation vivante d'un texte au cours des siècles. Quant au second, il met en évidence un aspect particulier d'une telle relecture, à savoir la façon dont des textes du Pentateuque sont cités et interprétés dans l'épître aux Romains.

En ce qui concerne la traduction proprement dite, il est étonnant de constater le nombre de versions bibliques où les traducteurs se sont crus obligés de compléter leur façon plus ou moins satisfaisante de rendre le texte par des notes indiquant la traduction « littérale » des expressions en cause. **Jean-Marc Babut** démontre avec pertinence l'illusion sur laquelle reposent de telles notes.

Par ailleurs, le profane pense souvent que la seule question qui se pose au traducteur est celle du vocabulaire (alors que l'analyse de la phrase ou de la structure des paragraphes est au moins aussi importante). Néanmoins, on aurait tort de tomber dans l'erreur opposée en négligeant les problèmes de vocabulaire. Aussi sont-ils examinés à plus d'un point de vue dans ce numéro spécial. **René Péter-Contesse** étudie le champ sémantique

tique de plusieurs termes hébreux et des équivalents qui devraient leur être trouvés en français selon le contexte. De son côté, le professeur **Tavares** relève dans l'Ancien Testament des expressions s'appliquant à ce qu'il appelle, après le Père de Vaux, des « éléments de la population » ; certaines de ces expressions sont utilisées de manière anachronique par des auteurs écrivant plusieurs siècles après les événements qu'ils rapportent. Quant à **Eugene Nida**, il se penche sur le phénomène de la « dilatation du langage » dans le vocabulaire et les structures rhétoriques du premier discours chrétien.

Paul Ellingworth s'attaque à un thème très actuel : celui de la terminologie sexiste. L'auteur s'oppose à une adaptation systématique du message biblique à une vision plus « moderne » des choses, au prix du bouleversement des conceptions scripturaires ; mais il admet qu'un effort devrait être fourni pour éviter d'accentuer, par une mauvaise traduction, l'impression de « sexisme ».

On a souvent opposé la forme au sens, alors que, il est bon de l'admettre, le sens d'un message dépend aussi de la forme de celui-ci. Seulement, il serait erroné d'en conclure que le calque de cette forme, dans la traduction, suffit à lui rendre justice. Il est essentiel de déterminer la fonction d'une forme donnée dans le texte original et de lui trouver une forme à fonction équivalente (et non une forme identique) dans le texte d'arrivée. C'est sur ce terrain que se situent la contribution de **Carlo Buzzetti** (la traduction de la Bible en tant qu'ouvrage littéraire), ainsi que celles de **R. Kassühlke** et de **Ph. Stine** (sur le problème épineux de la traduction poétique, avec exemples à l'appui).

Enfin, le dernier article touche à la question de la formation des traducteurs. **David** et **Margareta Bowen** y rendent compte d'une expérience faite au Département de linguistique de l'Université de Georgetown : il y a là un heureux exemple de collaboration fructueuse entre ce département spécialisé et des milieux religieux appelés à travailler sur d'autres continents.

Encore une fois, cette série d'articles n'aborde que quelques sujets parmi beaucoup d'autres. Mais si le lecteur y découvre le signe d'une activité qui se poursuit régulièrement dans le monde en vue de l'amélioration du travail des traducteurs bibliques, s'il est amené à prendre au sérieux les recherches effectuées dans ce domaine, alors les responsables et collaborateurs de ce numéro spécial estimeront que leurs souhaits sont comblés.

JEAN-CLAUDE MARGOT